

Chard 28 Mai 28. L'Éclair.

14

Réponse à M. Abel Hermant

M. Abel Hermant, a qui la préparation de son prochain échec académique devrait conseiller la prudence, vient de se jeter dans une affaire où il ne recouvrera que de mauvais traitements.

Il s'agit, on le devine, de la controverse qui met aux prises, non point (comme le croit M. Hermant), André Gide et votre serviteur, mais deux groupes d'écrivains français, les uns tenus pour les lettres vivantes, les autres pour un prétendu classicisme, qu'ils défrassent eux-mêmes la « schéarasse classique ». (1)

M. Hermant amène dans la bataille ses canons du grand siècle, boulets jusqu'à gueule d'archaïsme et de subjonctifs, n'étant pas en cause. Bien qu'il se soit lui-même rangé parmi les « classiques secs », dans le secret espoir, je pense, que cela lui vaudrait un rang d'honnête homme dans le sacro-sacré du bout du pont des Arts, on persiste à ne le croire ni « officiel », ni « officiel », et d'une existence officielle et, pour ainsi dire, grammaticale. Nul ne lui saura aucun gré de s'être métamorphosé en combattant — pas même M. André Gide, dont la principale vertu, si l'on en croit ses laudateurs, est peut-être la reconnaissance. Par contre, M. Abel Hermant, qui vivait en paix, va saluer quelques généraux, dont j'ai l'honneur d'être, lesquels n'endurent pas volontiers la taquinerie, lorsqu'elle n'est point leur fait.

M. Abel Hermant, donc, vient de donner à mon excellent confrère Frédéric Lefèvre une interview. Une partie des propos rapportés me concerne. J'y répondrai brièvement. Je tiens à dire, avant tout, que j'admire la plupart des romans de M. Hermant. Je n'entends point renoncer à cette originalité. Il est vrai que M. Hermant, dont la gloire lui avale par les baïonnettes d'un public ingrat, a lui aussi, une imitation d'auteur ennuieux. (Voir, pour la dénomination dessin de Gus Boën.) (2) Quant à moi, je le trouve trop gris de la vie, de la vérité quotidienne, de la réalité des choses et des gens pour l'assimiler aux funestes marchands de pavots dont nous saçoignons les éventailes. Ce que je reproche à M. Hermant, c'est l'emploi de l'arresté ad hominem.

C'est en vain que l'on tentera de réduire ce débat à une « querelle Gide-Béraud » et je me ris de ces menus soins de haine, qui, de M. Daudet à M. Abel Hermant, entourent mes « petits livres » pour les opposer à l'œuvre de M. Gide. Est-il question de cela ? Et M. Abel Hermant ne s'avise-t-il point qu'il fait subir à M. Gide une apothèse bien cruelle ? Comparer la carrière d'un écrivain de cinquante ans passés, qui connaît la fortune, le loisir, le dévouement des « disciples », la docilité des quémantiers, la servitude des écrivains assistés, d'un écrivain qui depuis le collège n'éprouva d'autres soucis que de rêver et d'écrire, comparer, dis-je, la carrière et l'œuvre de cet heureux homme à la vie et aux écrits d'un auteur de trente-sept ans, qui fit une guerre de cinquante-deux mois et dut, pour subsister, exercer dix métiers divers, c'est aller un peu fort. Si M. André Gide ne l'emportait point dans cette balance, il serait un piètre gaillard. Moi, qui ne suis giscard, je ne lui ferai point l'injure de lui proposer une compétition, où un homme de son âge triompherait obligatoirement sans péril. Mais revenons. M. Hermant me dit, dans le Temps du 8 décembre dernier, compliment de mon physique (3). Il a, depuis lors, tourné ses regards vers les beaux hommes de la N.R.F. Je le dis sans facon, j'aimé mieux ça. Chacun son goût. Peut-être, lorsque j'aurai atteint la cinquantaine, M. Abel Hermant goûtera-t-il enfin mes agréments intellectuels, l'attendri. Et je lui souhaite le bonsoir et l'Académie.

Assez parlé de Béraud. Occupons-nous d'un sujet plus considérable, qui est précisément mon très célèbre adversaire, M. Hermant. Je vais à mon tour lui chercher une querelle, une querelle d'historien. Je ne doute point qu'elle enchante ce memorialiste à qui rien de ce qui concerne l'histoire de la société ne saurait demeurer indifférent.

M. Abel Hermant a dit à M. Frédéric Lefèvre : « Aujourd'hui, aucune polémique n'est littéraire, il y a toujours des dessous politiques, et, d'autre part, on introduit, dans des débats d'allure littéraire, des motifs extrêmement fâcheux de politique politique. Jamais, au temps du naturalisme, l'idée ne serait venue, par exemple, d'écrire : « Tous les écrivains édifiés à la N.R.F. sont assommants. » Suffirait-il qu'un écrivain d'imagination ait le malheur d'avoir des idées pour ennuyer. »

J'en demande pardon à M. Abel Hermant; mais il parle à tort et à travers; il ne dit, en ce propos, pas un mot qui ne soit au rebours de la vérité; il ignore tout du débat où il se mêle; au surplus, il semble ignorer, au delà de toute vraisemblance, l'histoire du naturalisme. Je vais, avec sa permission, le reprendre point par point.

M. Hermant insinue que notre campagne contre la Nouvelle Revue Française a des dessous politiques. Lesquels ? Nous qui sommes groupés contre le « snobisme de l'ennui », appartenons à tous les partis.

On trouve parmi nous Rachilde et Dorjalès, Camille Mauclair et Charles Derennes, André Thérive et Paul Brulat, Lucien Dubouché et Pierre Bonardil, etc... Par contre, nos adversaires ne sont pas moins divers : M. Paul Souday a pris parti pour les aristocrates; des journaux de gauche et de droite ont publié des articles con-

(1) Comme je ne veux fâcher ni Marsan ni Duloch, je déclare une fois pour toutes que je les tiens, l'un et l'autre, pour écrivains français, sans étiquette, ni plus ni moins classiques que tout ce qui est français. Ce qui va suivre ne les concerne aucunement.

(2) Synthèses littéraires et extra-littéraires (Mornay, éditeur).

(3) Je supplie M. Béraud de croire que je ne lui fais pas un compliment banal en lui protestant qu'elle (sa photographie) ne justifie nullement de sa part un excès de pessimisme. (Le Temps, 8 déc.; La vie à Paris.)

notoires, de vieilles amitiés ont été, par cette querelle, mises à l'épreuve. Je suis, quant à moi, sur bien des points, l'ami politique de M. Gide. Par contre, nous avons vu M. Léon Daudet prendre, avec sa violence ordinaire, la défense de la seule revue « caillautiste » d'à présent. Je n'insiste pas.

Plus loin, M. Hermant croit que nous disons : « Tous les écrivains édifiés à la N. R. F. sont assommants. » Nous prétendons tout juste le contraire. Nous avons, les uns et les autres, à maintes reprises, fait un choix parmi les auteurs de M. Gallimard. Il est vrai que nous ne sommes pas tout à fait d'accord sur les bons et que nous comptons à nous disputer au sujet des mauvais. Quant aux « assommants », M. Hermant, qui s'y connaît, ne peut ignorer leur liste complète et définitive. Passons.

Il déclare ensuite : « Suffirait-il qu'un écrivain d'imagination ait (sic) le malheur d'avoir des idées pour ennuyer. » Remercions l'homme aux « avoués et aux requêtes » de nous avoir épargné un imparfait du subjonctif, encore que ce soit hors de propos. Il souffrirait toutefois que notre connaissance ne s'exalte point jusqu'à lui faire grâce d'une seule méprise. Ce que nous dénonçons à Gide et aux giscard, ce n'est point le malheur d'avoir des idées, c'est l'infirmité de n'avoir point d'imagination. Nous n'attendons point les enseignements de M. Abel Hermant pour savoir et professer que le parfait équilibre du savoir et de l'invention est la marque des grands écrivains. Mais nous refusons justement à certains qu'il admire les dons naturels, plus précieux que toutes les balivernes de la discipline et de la contrainte; nous répondons aux contempteurs de la littérature vivante que si « faire vivant » est facile, « faire mort » l'est bien davantage. Si les gens que nous condamnons, en tant que romanciers, veulent se contenter de passer pour idéologues, ils n'entendront plus jamais parler de nous. Pas plus, d'ailleurs, que le public, si le veut, n'entend parler d'eux.

Mais j'en viens aux plus placotées notions de M. Abel Hermant. Il parle du turbanisme qui l'enfanta et il en parle en entendant, avec le filial respect qui convient. Mais choisir le naturalisme pour modèle de bon ton en matière de discussions littéraires, c'est positivement assommer les héronnes. Notre mémoire de lui donne point de mémoire. Plus d'assomptions politiques à des controverses ou d'assomptions gravement si la République serait ou ne serait pas naturaliste ou de politique sous un mouvement littéraire qui aboutit à l'affaire Dreyfus. L'auteur de Natalie Madore exagère. Si nous n'appelle pas sa jeunesse, je lui citerai la lettre du Groupe de Médan, le livre remarquable de Léon Doffour et Emile Zola, n'il contribua d'ailleurs, à contraindre. Il sera comment Richepin traitait les auteurs des Soirées de Médan qui se réclamaient de Flaubert « comme le cochon rendrait saint Antoine ». Il lira ce qu'écrivait Albert Wolff et Arrellel choll. Il retrouvera (page 296) le texte du manifeste des Cinq, où il y a sur Zola, sa maladie névralgique et sa continence, des récriminations qui dépassent un peu ce que j'écrivais jadis sur M. Gide, et même ce que ses amis de M. Gide devaient présenter sur moi. Ce manifeste était signé de noms évanescents. C'était, au fond, de bonne guerre littéraire. Nous n'avons plus ce roman et je le trouve bien définitif l'écrivain qui n'ose le regretter.

Il faut en finir. Le morceau que j'ai gardé pour la bonne bouche ne sera pas le moins savoureux. M. Abel Hermant, ayant dit de nous tout le mal convenable, prend un petit air mielleux pour conclure : « Pour moi, qui me suis toujours tenu à l'écart des querelles littéraires, et qui n'ai jamais profité de la franc-maçonnerie des groupes, j'ai gagné à cet isolement une certaine indépendance et le droit de dire ce que je pense. »

Bon. M. Abel Hermant n'a-t-il pas écrit, en novembre dernier, dans le Figaro, ceci : « M. René Lalou fréquente aussi parait-il dans une boutique où les saints du dernier jour et du dernier bateau se réunissent pour échanger des coups d'encensoir. Ce n'est pas sa faute; tout le monde ne peut pas être invité chez Guermantes... »

Une boutique... quelle boutique ?

Celle précisément dont nous avons parlé, ici, la librairie de la rue de l'Odéon, où l'on prépare M. Lalou à la tâche d'établir le plan de notre littérature... Et quels sont ces saints du dernier jour si ridicules ? Ce sont ceux du dernier jour si ridicules en avons : Gide et giscard, hôte fidèle de la « boutique odéonnienne ». J'avais emprunté l'expression à M. Abel Hermant. Voilà qui est fameux. Mais il y a plus fameux encore. Jugez-en.

Quelque temps après avoir publié son article du Figaro, c'est-à-dire dans les premiers jours de décembre, M. Abel Hermant se mit en campagne pour faire obtenir à M. de Lacroix le prix de la Vie Heureuse. Il faisait bien. M. Hermant est un très beau livre. Et les détracteurs de M. Hermant étaient d'autant plus mérités, qu'elles le mettaient aux prises avec des dames. Tout alla pour le mieux. M. de Lacroix obtint le prix.

Le livre de M. de Lacroix était édité à la N. R. F. quelques jours plus tard, M. Abel Hermant signait un traité avec Gallimard. Voilà pour l'indépendance et le mépris des chapelles.

Autre histoire : en 1920, M. Abel Hermant, qui présidait l'Association des critiques littéraires, monça de donner sa démission si le prix de la critique ne revenait point à M. Jacques Boulenger. On lui céda. La semaine suivante, l'Opinion contenait un article sur M. Abel Hermant, sa vie, ses œuvres, son caractère. Voilà pour la franc-maçonnerie des groupes.

M. Hermant n'est plus à l'âge de faire l'écolier. Il a cependant besoin de leçons, de moins de conseils. Nous lui en donnons un, fort précieux : s'offrir en exemple est toujours imprudent et souvent dangereux.

Et, quand on parle d'indépendance sur les marches de l'Institut, on fait risquer les gens. Voilà. Que est avis lui soit profitable, je le souhaite de tout mon cœur !

Mais, puisque nous sommes en train de rire, signons que l'on trouve toujours les bons bouffons ou l'on s'amuse. Voilà et pas qu'un milieu de cette aventure nous voyons apparaître le jovial et divertissant M. Cantinelli, trop caillé. Il produisit dans le Progrès de Lyon, vendredi dernier, la perle que voici d'un orant incoercible : « M. Abel Hermant refuse la cocotte, il en salue les fardements les plus assurés. » Le voilà bien, ce compère qui l'entraîne à son parti. M. Léon Daudet, et qui peu contents nous lui, est le plus sûr des compères.